

demain, et ces préparatifs sont absolument joyeux. Pourtant, les insulations et les fièvres ont déjà fait parmi eux plusieurs malades ; de braves garçons, qui tout dernièrement étaient alertes et forts, se promènent tête basse, la figure tirée et jaunie. Dans l'après-midi, on voit arriver de terre un canot portant des mandarins vêtus de noir, l'un d'eux abrité sous un immense parasol blanc. Ils vont conférer à bord de l'amiral, et s'en retournent comme ils étaient venus. A cinq heures, réunion et conseil des capitaines, à bord du Bayard. Orage et pluie torrentielle. Les matelots passent la soirée à chanter, plus gaiement que de coutume. On entend même les vieux sons aigres d'un biniou, que des Bretons ont apporté.

PIERRE LOTI

trois journées de guerre en Annam





trois journées
de guerre
en Annam

Nouvelle édition

© Les Éditions du Sonneur, 2014

ISBN : 978-2-916136-69-1

Dépôt légal : mars 2014

Conception graphique : Anne Brézès

Les Éditions du Sonneur
5, rue Saint-Romain, 75006 Paris
www.editionsdusonneur.com

PIERRE LOTI

trois journées
de guerre
en Annam



AVANT-PROPOS DE L'ÉDITEUR

EN 1883, LOUIS MARIE JULIEN VIAUD, dit Pierre Loti, est un lieutenant de vaisseau de 33 ans et l'auteur fêté de romans exotiques comme *Aziyadé*, *Le Mariage de Loti* ou *Le Roman d'un spahi*. Pour l'heure, il travaille à *Pêcheur d'Islande*. Et participe sur le croiseur *Atlante* à l'expédition du Tonkin ordonnée par Jules Ferry pour en finir avec la résistance indigène. Il envoie au *Figaro* trois récits de la prise du fort de Thouane-An et du bombardement de Hué. Récits si exacts, si crus, que la droite française se sent outragée et accuse Loti de décrire les marins français comme des tueurs sanguinaires. À son désespoir, Loti est rappelé par l'amirauté.

Il écrit à Daudet: « Je ne sais pas ce qu'on va faire de moi, mais la chose qui demeure, qui est inique, révoltante, c'est qu'on m'accuse d'avoir *dénoncé* nos pauvres matelots, de les avoir déconsidérés en les peignant

comme des sauvages. [...] Voici des gens à Paris qui envoient tuer ici des braves enfants du pays breton valant cent fois, mille fois plus qu'eux-mêmes, qui, de gaieté de cœur, nous lancent dans cette expédition du Tonkin et qui ont, après, des haut-le-cœur, poussent des petits cris de femme nerveuse quand on vient leur dire comment les choses se passent. »

Il s'en tire, grâce à l'amitié de son éditeur Juliette Adam avec Jules Ferry.

Cet épisode douloureux lui reste sur le cœur. En 1897, il publie les trois textes parus dans *Le Figaro* dans un recueil intitulé *Figures et choses qui passaient*: ayant été contraint d'interrompre le récit de la prise de Hué, il l'achève, en supprimant les détails les plus choquants qui lui avaient valu sa mise à pied. L'édition qui suit retranscrit les articles dans leur version originale, non censurée.

En 1919, plus de trente ans après les faits, il y revient dans *Prime jeunesse*, un livre de mémoires: « L'absurde et folle expédition du Tonkin venait d'être décrétée par l'un de nos plus néfastes gouvernants; on envoyait là-bas, pour un but stérile, des milliers d'enfants de France qui ne devaient jamais revenir. »

Pourtant, pas un instant dans ses *Trois journées de guerre en Annam* Loti ne questionne la légitimité de la conquête coloniale. Et s'il montre de la compassion pour les Annamites martyrisés, c'est celle que l'on a

pour une espèce inférieure. Non, aux yeux du pouvoir d'alors, son tort n'est pas de l'ordre d'une quelconque opposition politique. C'est le péché de réalisme, la recherche de la précision des faits, des lieux, de la chronologie, le souci de la vérité. Loti s'en tient aux choses vues. L'absence de tout commentaire moral, la stricte discipline de l'objectivité sont même des plus surprenantes. Mais voilà : on attendait de lui qu'il inventât des récits chevaleresques, exaltant la patrie et la civilisation, laissant toute l'atrocité à l'ennemi, au barbare jaune.

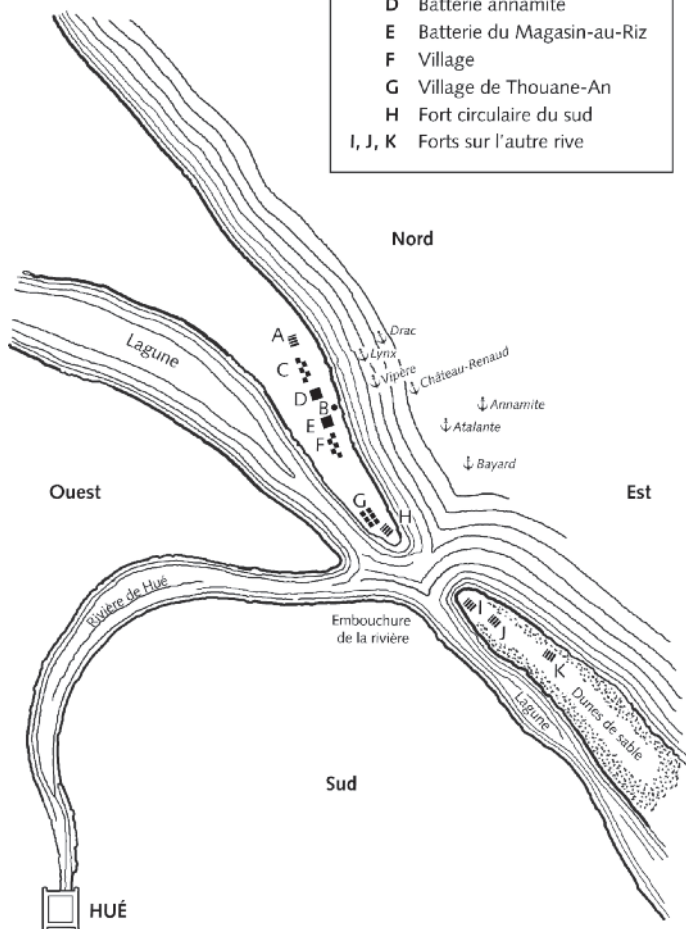
Depuis la prise d'Alger en 1830, et particulièrement à partir du Second Empire, le XIX^e siècle fut un sommet de prédation : 1853, annexion de la Nouvelle-Calédonie ; 1854, début de la conquête du Sénégal ; 1857, occupation de la Grande Kabylie ; 1858, débarquement en Annam à Danang (Centre Vietnam) et au Liban ; 1859, prise de Saigon ; 1862, occupation de la Cochinchine (Sud Vietnam), qui devient colonie française en 1867 ; 1880, conquête du Soudan (achevée en 1890) ; 1883, colonisation du Gabon, du Congo (achevée en 1886) et de Madagascar (achevée en 1896), prise de Hué, protectorat en Annam et au Tonkin ; 1887, création de l'Indochine française (Vietnam, Cambodge, Laos à partir de 1893) ; 1891, occupation du Niger ; 1894, prise de Tombouctou ; 1897, conquête du Tchad ; 1899, conquête de la Haute-Volta...

Et encore ne s'agit-il ici que de la France dans le concert des grandes puissances européennes.

L'Asie, l'Afrique étaient des édens pour l'expansion coloniale de l'impérialisme. Mais voilà: on ne parlait jamais de la guerre et de son cortège d'horreurs. L'Occident apportait la civilisation au reste du monde. Cela dure encore. À un détail près: aujourd'hui, le mot de « civilisation » est remplacé par celui de « démocratie ».

TROIS JOURNÉES
DE GUERRE
EN ANNAM

- A Fort du nord
- B Point de débarquement des troupes françaises
- C Village
- D Batterie annamite
- E Batterie du Magasin-au-Riz
- F Village
- G Village de Thouane-An
- H Fort circulaire du sud
- I, J, K Forts sur l'autre rive



ooooo I ooooo

. BORD

17 AO T 1883

L'ESCADRE SE RÉUNIT dans la baie de Tourane. L'attaque des forts et de la ville de Hué sera pour demain.

Aucune communication avec la terre. La journée se passe en préparatifs. Le thermomètre marque 33,5° au vent et à l'ombre. De hautes montagnes entourent la baie, rappelant les Alpes, moins leurs neiges. Sur une langue de sable, on aperçoit la ville de Tourane, un assemblage assez misérable de huttes basses, en bois et en roseaux.

On s'occupe à bord d'équiper les hommes des compagnies de débarquement, de leur délivrer à chacun sac, bidon, bretelle de fusil, etc., même de leur faire essayer leurs souliers. Les matelots sont gais comme

de grands enfants à cette idée de débarquer demain, et ces préparatifs sont absolument joyeux.

Pourtant, les insulations et les fièvres ont déjà fait parmi eux plusieurs malades; de braves garçons, qui tout dernièrement étaient alertes et forts, se promènent tête basse, la figure tirée et jaunie.



Dans l'après-midi, on voit arriver de terre un canot portant des mandarins vêtus de noir, l'un d'eux abrité sous un immense parasol blanc. Ils vont conférer à bord de l'amiral, et s'en retournent comme ils étaient venus.

À cinq heures, réunion et conseil des capitaines, à bord du *Bayard*. Orage et pluie torrentielle.

Les matelots passent la soirée à chanter, plus gaîment que de coutume. On entend même les vieux sons aigres d'un biniou, que des Bretons ont apporté.



SAMEDI 18 AOÛT

À neuf heures du matin, l'escadre (*Bayard*, *Atalante*, *Annamite*, *Château-Renaud*, *Drac*, *Lynx*, *Vipère*) sort en ligne de file de la baie de Tourane, par un temps lumineux et splendide, traverse une légion de jonques de

pêcheurs bizarrement voilées, et fait route vers Hué, la capitale du Tonkin.

À deux heures vingt, l'escadre arrive devant l'entrée de la rivière de Hué. Au premier plan, une côte de sable, étincelante dans le soleil, quelques cocotiers aux panaches verts, quelques maisons aux toits arqués à la chinoise. Un seul grand fort apparent, gardant l'entrée de la rivière, où la mer brise.

L'escadre s'approche avec précaution, en sondant, mouille le plus près possible, et s'emboîte, en hissant les pavillons français, pour commencer le bombardement. Le fort répond bravement, en hissant le pavillon jaune d'Annam. On dirait un fort moderne, bien construit et casematé, mais on n'y aperçoit pas de canons. Quelques personnages apparaissent aux embrasures, ayant l'air de flâner et de nous regarder fort tranquillement : la résistance sans doute ne sera pas sérieuse, et on s'attend à les voir déguerpir au premier coup de nos canons.

Au-dessus de la ligne brillante des sables, les montagnes du Tonkin forment un fond obscur qui monte très haut dans le ciel et se découpe en sombre sur la grande lumière bleue.

CINQ HEURES ET DEMIE DU SOIR

Un premier obus lancé par le *Bayard* donne le signal du feu. Il tombe en plein sur le fort annamite, soule-

vant une trombe rougeâtre de sable et de gravier. De tous les bâtiments de l'escadre, le bombardement commence, régulier et méthodique, chacun tirant sur le point précis qui lui a été indiqué hier. Quelques minutes se passent, et, à terre, rien ne bouge; évidemment, les Annamites se sont sauvés.

Mais voici tout à coup de petites lueurs rapides, qui éclatent aux embrasures du fort, accompagnées de fumées blanches; c'est la riposte, on tire sur nous.

Il y a même des canons en quantité, des petites batteries qu'on ne voyait pas, qui étaient échelonnées tout le long de la côte dans le sable, et qui font feu tant qu'elles peuvent.

Mais ce sont des boulets ronds, qui ne portent pas jusqu'à nous. Ils tombent à moitié route, en faisant des remous dans l'eau. Les avisos seuls, qui se sont approchés davantage, peuvent en recevoir par raccroc quelques-uns; les cuirassés, trop éloignés, les regardent venir sans crainte; on les voit sautiller sur l'eau, en faisant des ricochets, comme des paumes d'enfant, et puis disparaître en chemin.

Bientôt de grandes flammes rouges commencent à monter derrière le fort de Thouane-An; c'est un incendie que nos obus ont allumé là-bas, des villages qui flambent; cela gagne vite, et cela monte très haut, avec une épaisse fumée.

Le bombardement continue. Malgré le roulis qui gêne notre tir, les obus pleuvent sur les Annamites, chavirant tout; mais eux tiennent toujours et précipitent leur feu. Assurément, ils sont braves.

SEPT HEURES DU SOIR

La nuit est presque venue; c'est la lueur du village brûlé qui nous guide pour notre tir. Des nuages très épais se sont amoncelés sur les montagnes de l'Annam; cela forme un immense fond noir, avec des éclairs qui se promènent dessus; en bas, au ras de la mer, toujours les petites lueurs rapides des canons tirant sur nous. Une grosse lune jaune, qui se lève très embrouillée de nuages, éclaire mal la situation – on commence à ne plus rien voir. L'amiral signale de cesser le feu, et tout se tait.

Mais les Annamites ont riposté jusqu'à la fin, avec une force de résistance inattendue, et les pavillons du roi Tu-Duc flottent toujours sur la plage.

○○○○○

C'est demain matin, dimanche, au petit jour, que nous devons tenter le débarquement de vive force – on a préparé, avec des bambous, des ponts, des radeaux, tout le matériel nécessaire. Les matelots ont toujours leur entrain insouciant; mais les gens raisonnables